

Jean-Paul Damaggio

Revenir d'Uzeste en 1986

A tous ceux et celles qui savent qu'en frappant à ma porte, en faisant retentir la sonnerie de mon téléphone, ils me trouveront toujours prêt à tout donner pour le projet de subversion de notre société

Les idées sont comme des quilles.
Les boules sont les hommes.
Le lanceur est l'histoire.
Quand les quilles se relèvent
y a-t-il un éternel recommencement ?

Ici, ami lecteur, impossible de te mélanger les pédales au milieu de mille personnages. En quelques pages tu ne trouveras que lui et toi. Lui, Testa Cassé et toi, l'intrépide lecteur imaginaire et réel. Bien sûr, la société sera là, non pas comme un pavé dans la mare, mais plutôt comme *un palais qui se marre*.

Convenons tout d'abord de la beauté de la vie et convenons que Testa en est la voix. Sa voiture n'irait jamais chez le garagiste et son écriture n'aurait pas de panne sèche. Testa ne serait ni le fils de son siècle, ni le fils de lui-même mais l'enfant légitime d'un couple ordinaire. Il se serait mis dans la tête de ne parler qu'à bon escient, ce dont il était exactement incapable. Plutôt que de crier fort sa haine de l'illusion et de ceux qui la portent, il garda pour lui ses propres lumières, en interrogeant toujours autre chose.

Pour mesurer qui était Testa Cassé nous n'aurons qu'une chose à faire : vivre son unique découverte, celle que personne ne pouvait lui prendre.

Quand il en parla à son jeune frère ce dernier lui répondit sur un ton sans réplique : — Tu mens. On ne nait pas deux fois.

Aussitôt Testa fut saisi par l'inquiétude : et si sa découverte n'était pas comprise par la jeunesse, à qui pouvait-elle servir ?

Quand on ne vit que d'ordinaire, l'habitude reprend vite le dessus. Testa laissa dans un coin d'esprit ce qu'il était, et poursuivit son travail d'instituteur. Il commençait à connaître les enfants, tous les enfants et surtout leurs souffrances. Son métier avait l'étrange privilège de pouvoir être dans toutes les conversations car tout le monde est passé par l'école primaire. Au nom de cette inévitable nostalgie, tout est permis, comme le maintien des enfants dans l'enfance des parents, alors qu'ils devraient être dans l'enfance de leurs futurs enfants.

Notons tout de même que, si ce fait absurde est permis, il doit subir dans la pratique les effets d'enfants pas très respectueux. Pensez au nombre de fois où les adultes doivent répéter : — Mais tu es trop petit pour ça !

Pour ne pas souffrir une deuxième fois sa scolarité, Testa avait l'habitude de se préserver de ses tendances scolaires en laissant parler les enfants. S'étonnant en voyant un enfant toujours silencieux il lui déclara :

— Tu es sage toi.

— Je suis sage mais je suis en retard, répondit doucement l'enfant.

Chaque jour d'école, rien de mieux ne pouvait arriver à Testa que l'instant où il franchissait la porte d'une nouvelle classe, ce qui lui arrivait chaque semaine. Avait-il une préférence concernant l'âge des enfants ? En rentrant, il préférait toujours l'âge des enfants de la classe précédente, puis, au bout d'une heure, il préférait l'âge des enfants qu'il avait devant lui. Oui, l'enfance est un pays aux multiples âges et s'il y a un âge bête, il est aussi agréable que les autres.

Vous imaginez Testa en démagogue ? Vous oubliez qu'il est d'abord ordinaire. Il est né en mars 1948 des effets du plan Marshall comme des millions d'autres petits européens. Marshall nous prouve en un seul personnage beaucoup de choses. Ne fut-il pas général et Prix Nobel de la Paix ! N'a-t-il pas donné son nom à un vaste programme, comme son ami Pershing ! Son plan, l'ECR, ne fut-il pas lancé par un discours le 25 juin 1947 un mois et demi après la révocation des ministres communistes français (le 4 mai) et italiens. De Marshall à Testa on va de l'or du chef à l'ordinaire.

Jusqu'ici, Lecteur n'avait rien à dire. Ses références, Boîte-en-Carton, Phil-Ciné, Th-à-Trou, l'avaient habitué à s'asseoir dans un fauteuil pour s'y prendre pour un étranger. Quand le téléphone sonne allez savoir dans quelle société nous nous trouvons !

La coutume veut que les enseignants ne soient que des ratés (forme évoluée de l'ordinaire). Les champions de l'industrie, inventeurs de produits toujours nouveaux, se sentant toujours coupables d'une culture intellectuelle qu'ils n'auraient pas, se vengent en disant que le jouet vaut toujours plus que l'idée du jouet. Testa comme les autres enseignants n'était ni de cette coutume ni de l'autre. Il était là par accident volontaire. Quand il fut reçu au concours d'entrée à l'Ecole Normale son prof de français lui déclara sur un ton moqueur :

— J'ai vu un Testa Cassé sur la liste des reçus au concours d'entrée à l'école normale, est-il de votre famille ?

Testa répondit aussi naïvement que d'habitude qu'il s'agissait de lui-même et ne prêta pas attention à la mine étonnée de son professeur.

Ensuite, rien ne s'améliora et son directeur d'Ecole normale tenta l'impossible pour l'alerter sur sa situation dangereuse en inscrivant sur son carnet de note :

— *Le travail reste trop lié aux caprices de l'intérêt. Est-ce la meilleure façon d'assurer les résultats ? J'espère que vous n'allez pas aux devant d'une déception.*

Sans le savoir Testa commença de bonne heure une vie passée à marcher sur des œufs. Mais l'habitude n'évite pas toujours la casse et les déceptions

de Lecteur ne seront jamais celles prévues. En bref, la force de Testa résidait dans un simple phénomène : il ne connaissait pas son ignorance.

Quand l'écriture traversa sa vie, (Lecteur en sait quelque chose) il devait avoir 20 ans et il s'agissait d'une lettre à une personne aimée, une lettre de 4 pages qui n'était pas une lettre d'amour comme Lecteur le vérifie.

Reconstruction d'une réponse à une lettre inconnue.

Page 1

Tu me liras car ton histoire est déjà achevée. J'affirme sans la moindre hésitation que tu rêves, que ce que tu prétends quant à ton avenir n'est que fanfaronnade. Le chemin philosophique ne te sera jamais déroulé sous tes pieds comme tu te plais à le croire. Tu parles d'aventure, quand il s'agit de s'évader. Le chemin philosophique n'est pas celui de l'évasion, mais celui du désespoir conscient. Quand j'ai lu ta carte, je n'ai pu que pleurer pour la dernière fois. Je sais maintenant que je ferai le chemin que dans ton rêve tu t'es tracé. Je ne cherche ni la gloire ni les ... Je ne vis que par nécessité.

Page 2

J'écris sans importance. Le pourquoi, on s'est manqué ne changera rien au fait. Je dis dans une autre page que le temps du désordre n'est pas le temps de l'anarchie. L'anarchie n'est que le contraire de l'ordre et au bout du chemin, un ordre de toute façon ! Le désordre me paraît plus sérieux, comme bien des mots commençant par le préfixe dé. Quand je mesure le point où en est mon mode de vie, il me reste à vivre l'inévitable.

On ne devient que ce qu'on est. D'autres pensent qu'on est ce qu'on devient. Dans la nouvelle science, chaque chose vient à son tour, telle est son excellence.

(Ici Lecteur sursauta. Le jeu de cache-cache, jeu enfantin, ne mérite pas l'étoffe écrite. Au maximum des cris étouffés !).

Alors ne suis-je qu'un fataliste révolutionnaire ?

La première qualité d'un révolutionnaire est de pouvoir se mesurer à la fatalité sans y succomber. L'anarchiste évite toute mesure, il est si grand ! J'admets d'avance que le métier que je n'ai pas choisi mais que je ferai sera beau, sera même le plus beau.

J'admets d'avance que je le ferai à ma manière. Un instituteur doit se plier au règlement des instructions officielles. J'admets d'avance que de m'y plier avec politesse n'entravera pas un instant mes volontés. Comment ? J'ai définitivement accepté de ne plus chercher à changer le plomb en or. Ceux qui veulent changer l'or en plomb ne valent pas mieux.

J'accepte même sans soupir, de n'avoir que du plomb. Cette affaire réglé, que vais-je faire de mon plomb ?

Page 3

En lisant ta carte, j'ai pleuré pour la première fois. Peu importe la rage et peu importe le sacrifice. Tu ne liras de ces quatre pages que ton étonnement. Et si d'écrire pouvait changer le cours d'une vie ? Je n'écris que pour changer mes idées, que pour changer le point où tu m'as fait atterrir, que pour changer la société - ce palais aux mille ressorts- , que pour changer l'heure de mes repas et le poids de mon temps, que pour changer le cœur en raisons, que pour changer l'eau qui dort en eau qui dort. Tu pensais me donner de l'or et je pensais le changer en plomb. Il faudra tout mettre à plat, et le chemin à parcourir deviendra plus facile.

Page 4

Je vais bâtir sous tes yeux un plan de vie. D'abord se lever face au temps. Il n'est facile pour personne de mettre en cause le confort ambiant. Ne pas se faire absorber par le palais social, au nom du temps qu'il nous reste à vivre, peut entraîner le doute et l'inquiétude. Un plan de vie est à ce prix. Ensuite tenir, ni à contre-courant, ni à côté du courant mais tenir chaud son cœur pour pouvoir continuer à faire ce que l'on veut malgré les déceptions. Tenir l'outil du courage, de la libération, du plaisir de vivre, de la dérision, de l'audace et du social comme preuve de son existence.

Lecteur jugea impossible la tristesse de Testa car il savait l'homme plein d'horizons qui sauvent (puis les horizons se rapprocheront jusqu'au Jour du sauvetage dernier). Il se dopa d'abord à "il n'y a pas d'amour heureux" puis bascula. Bascula est un grand mot à n'utiliser que pour la fameuse découverte de Testa, mais peut-être n'en fut-elle qu'un achèvement ?

Pour le moment l'essentiel est là autour de ses 20 ans, Testa se sentit entier dans ce qu'il était. Comme une bouteille de Coca qu'on agite la société débordait à l'ouverture du bouchon.

Dans les faits, Testa ne fut pas soixante-huitard. Lecteur pas davantage, qui changea tout de même ses références, intégra un air du temps qui le fit bouger en douceur alors que Testa persona-jeu trop total, se crispera jusqu'au moment du basculement à contretemps.

Cette histoire s'étire comme une pâte qu'on aplatit. Si Lecteur se tire la cause en sera simple : la nouvelle cuisine où le peuple se tait.

En résumant 20 ans de vie du héros à un métier et une lettre, comment continuer ? Parce que Testa passa à côté d'évènements nationaux, Lecteur doit-il faire de même ? Qui se cache sous l'apparence de phrases allusives ? Et jusqu'à quel point peut-on comprendre ? Vaincre ou mourir voilà une devise que Testa dévisse. Ne dites plus : vaincre ou mourir mais, Peuplez vos cervelles !

Tout s'est noué autour d'un spectacle dans un village des landes girondines. Le spectacle est conçu pour l'instant. Au rugby, au théâtre, et sur toutes les scènes du monde (vraiment sur toutes ?), la beauté du geste disparaît en paraissant. L'homme s'est inventé des tas d'aide-mémoires sans jamais remplacer le spectacle.

Un magnétoscope repasse un match de rugby mais vous ne reverrez que ce que le cameraman a voulu filmer, que ce qu'il se devait de filmer. Que dire du cinéma ou du téléfilm ? Devant la télé, si spectacle il y a, il est uniquement dans la salle (salle à manger ou chambre ou cuisine) et au cinéma il n'est même pas dans la salle où (du moins en France) les spectateurs se font un devoir de rester de marbre.

Lecteur sait déjà que Testa, avant la fin de ce chapitre ira au cinéma. Laissera-t-il à ce moment là le spectacle dans la rue ? Avec le magnétoscope on peut au moins arrêter l'image, choisir l'heure de projection et on a donc quelques pouvoirs sur ce spectacle alors qu'au cinéma qui commande ?

De plus, si Testa veut jouer les cracks face aux problèmes du monde il ferait bien d'abord de se renseigner. La société (ou ses problèmes) n'est pas qu'un *palais qui se marre*, et Testa devient, au fil des mots, le valet qui rame dans un ciel sans éclat.

Chez Testa, l'éphémère du spectacle provoqua par la musique (domaine clef d'une de ses infirmités), une fameuse découverte dont il parlera dès qu'il le pourra. Dans notre société qui se marre, la musique use le vidéo-clip standardisé, répétitif, homologué après avoir été surtout la conserve-disque. Il y a du perfectionnement dans l'anti-spectacle et on le comprend. Quant l'art ne veut pas lâcher la vie, quand il s'enrichit pour y arriver, l'anti-spectacle a du travail pour rester à la hauteur.

La fête aseptisée des boîtes de nuit (notez la référence à la conserve) semble l'emporter sur la fête populaire du soleil et de la pluie.

Les spectacles de l'érudition, en place pour vider la vie, au nom de la vérité révélée, sont aussi une autre forme de spectacle anti-spectacle.

Mais Lecteur lève le doigt aussi laissons-le parler.

Lecteur, combattant familier de l'inadmissible amalgame entre sport et spectacle (comme entre sport et religion), démontre que le bavardage sportif ne peut se comparer avec l'Illusion Comique de Corneille. Se joue ici le rôle de l'intellectuel. D'un côté le spectacle pour masquer la vie et de l'autre la vie portée par le spectacle ? Le spectacle idiot (le sport par exemple) et le spectacle culturel (le théâtre comme autre exemple) ? A invoquer la vie à tour de bras, Testa rejoint-il le discours des banques et des fastfoods ? Côté banque, l'une d'elles a lancé ce slogan : Vive la vie et côté fastfoods l'expression est encore plus directe : vis ta vie. Est-ce clair ? Le peuple des stades (souvent peuple téléspectateur) peut se lire de multiples manières. Le public du théâtre d'une ville moyenne aussi. Si le peuple allait au théâtre qui serait pris au piège ? Le théâtre obligé de changer le peuple assimilé, avec le public "intellectuel" perdu dans la foule ?

Construire un palais des sports voilà l'image vivante, palpable *du palais qui se marre*. Testa commençait à avoir des références lui aussi : Umberto Eco, Jean Chesneaux, Patrick Tort. Lecteur quitta alors le théâtre pour le café-théâtre. Les expériences parisiennes ne descendent dans une ville de province qu'après usage.

Comment passer du solide à l'éphémère, du petit-bourgeois au peuple ? (le petit-bourgeois malgré ses dénégations est membre du peuple). Qui l'emportera du petit-bourgeois devenant peuple (Testa) et du peuple devenant petit-bourgeois (Lecteur) ?

Ici la musique répond. Le savoir paralysant (comme les gaz asphyxiant de la première guerre mondiale) se compose à partir d'un dosage très élaboré. En 1968, on voulut réduire à une de ses formes le cours magistral. Testa, dont on sait qu'il ne fut pas soixante-huitard, n'eut jamais à se libérer de cette illusion (il eut peut-être à se libérer d'illusions plus fortes). Il regarda en conséquence en spectateur les affrontements entre tenants du cours magistral et tenant de méthodes dites actives. Il prit même plaisir à ce spectacle et commença à s'y impliquer à distance.

Le savoir paralysant mérite des applaudissements. Il se fabrique à partir d'un travail considérable qui va, le jour de sa révélation, se présenter à la fois comme un travail révélé et un travail caché. Travail révélé que celui de l'acteur qui joue bien son rôle, que celui du discoureur qui multiplie ses citations, que celui du musicien virtuose. Nous y sommes : le savoir paralysant s'appelle : la virtuosité. Elle attire aussi du monde sur les terrains de rugby.

Testa entendit un jour Lecteur déclarer qu'au cinéma la virtuosité était la qualité technique incapable de se mettre au service du sens à donner à la scène. En réalité la virtuosité n'est pas un excès de "technique" mais une assurance de créateur.

Testa, en écoutant Lecteur, a même fini par croire que toute son écriture se redressait fière comme Artaban.

A côté du travail révélé observons le travail caché, car celui qui l'accomplit contribue souvent à le réduire à un don de son intelligence exceptionnelle, ou l'étalement de ses aptitudes personnelles. Le travail passe au second rang au bénéfice de l'inspiration. Le virtuose ose et le spectateur applaudit.

Parfois, le travail de l'artiste (sur scène ou avant) pour aussi considérable qu'il soit, est sans effets. Suite à une pièce de théâtre un spectateur critique dira peut-être : "tant de travail pour si peu de qualité, si peu de réussite, c'est bien dommage".

Alors Lecteur attentivement déclarera : il y a bien quelque part la marque d'un génie si masqué qui apparaît surtout quand il n'y est pas !

Testa n'avait pas dit son dernier mot. Le palais des sports non plus.

En discutant spectacle, on discute de l'homme se regardant.

Et toujours demeure la question : qui regarde qui ?

Dans une classe Testa entendit un professeur de musique soucieux de l'efficacité de son travail dire aux enfants trop pressé de participer :

— mais soyez spectateurs un peu !

Quand on a la manie de l'action, être spectateur du monde est une frivolité, pourtant sur la scène du théâtre il y a bien des acteurs !

Au fil de mots, la fameuse découverte de Testa devenait une vie qui s'achève. Ecrire sur la feuille blanche est la reconnaissance que le passé l'emporte sur le présent, sur le spectacle.

Aussi sans plus attendre voilà comment tout arriva.

La musique dans un village de France, du sud de la France, la musique commença par sonner populaire aux oreilles de Testa. L'accordéon était au rendez-vous au milieu d'une rue, comme enfant il avait vu des musiciens de fête votive faire le tour du village pour annoncer l'événement en vendant des "bouquets".

La musique et la rue, une vieille complicité mais ce jour là la musique ne se contenta pas de flatter la rue : elle se transforma en musique provocatrice, La rue et le peuple aime l'accordéon comme il DOIT fonctionner. La rue et

le peuple aime sa langue d'oc comme elle est dans son village (ailleurs elle n'est pas la vraie langue d'oc). Prendre l'accordéon pour dire au peuple qu'il connaît la musique et prendre le tambour pour lui dire que sa musique ne doit pas être embastillée, n'est pas digne d'être folklorisée, n'est pas intouchable voilà où commence le spectacle vivant.

Lecteur connaissait les enfantillages de tels spectacles et il traduisait l'admiration de Testa pour cette scène musicale en disant que entre la démagogie et la mascarade, on pouvait toujours placer le carnaval. Lecteur n'avait rien contre le carnaval, mais depuis longtemps il savait mesurer les efforts sérieux indispensable pour apporter sa pierre à la création humaine, et en particulier les efforts considérables pour se détourner des farfelus s'armant de l'humour pour se donner des airs.

Lecteur déclara sans broncher :

— sous l'esbrouffe, gratte bien, il restera de la poussière ! il faut donner des références.

Testa continua sa route et au milieu de sa scène musicale, loin du savoir paralysant, il se sentit devenir spect-acteur. Il comprit qu'on pouvait avoir deux fois 20 ans.

Deux fois 20 ans, ne signifie pas 40 ans. Et il avait en effet 40 ans. Testa venait d'avoir 20 ans car telle était sa décision. Il considéra tout d'un coup qu'il eut d'abord 20 ans involontairement, à cause du calendrier, mais que maintenant il engageait sa vie.

A 20 ans, l'avenir est encore prometteur mais la promesse peut se faire messe et la vie s'écouler et couler. Puis la vie peut resurgir des profondeurs marines, se faire sacrilège face à toutes les messes et ainsi faire une personne dégagée des entraves qu'elle s'était donnée.

Lecteur ne le laissa pas continuer car il connaissait très bien cette maladie. La génération de 68 faisait tout pour ne pas vieillir. Après ce que réalisa la jeunesse, après la divination dont elle fut l'objet, la génération eut toute les peines du monde à se voir vieillir. Lecteur reconnaissait dans le cas de Testa la forme d'un phénomène social cocasse et dérisoire.

Le palais qui se marre voyait d'un bon œil les cols Mao rentrer au Rotary club et savait qu'entre Testa et Lecteur il pouvait compter sur un grand nombre de ses agents pour semer le trouble. Les troubles sociaux étaient devenus sa spécialité car le palais qui se marre, (les forces qui dirigent la

société), découvrirent un soir d'élection en 68 qu'il n'est pas si mauvais que ça de se servir du trouble pour vaincre le trouble.

Soixante-huit fut aussi pour Testa cette douche froide d'un grand mouvement social se retournant en défaite électorale pour ceux qui devaient en profiter. De toute façon si Testa était bien de la génération de 68 il était passé à côté et se décida à expliquer à Lecteur son deux fois 20 ans.

Rien à voir avec une volonté de rajeunissement mais volonté de s'assumer. Peut-être des retrouvailles avec un rendez-vous manqué en 68 et au bout du compte, cette nostalgie qui fait sourire Lecteur. Peut-être que le 20 ans involontaire de Testa fut un 20 ans gâché par une lettre, qu'il voulait rebâtir et non pas revivre.

En réalité, rien ne pouvait faire jaillir la lumière car Testa et Lecteur allait rester tout le livre sur des planètes différentes. Testa le sentit bien quand il se résigna à raconter cette histoire.

Un inspecteur-poète, un littéraire pur sang, un acharné de la langue française, un humoriste à ses heures mais se moquant uniquement de la société de consommation ou de la science exacte, un distributeur de démocratie qui n'aurait pu vivre aux USA car il y aurait été distributeur de hots-dogs, un savant savant, un éclat de lumière dans la grisaille du jour, un souvenir perdu, un homme répétait :

— Laissez la lune là où elle est.

Le 10 septembre 1986 *Palais qui se marre* décida de placer dans la rue (piétonne pour mieux situer la scène) Testa, Coïncidence et l'inévitable Lecteur.

Testa avait eu une journée bien remplie. La voiture jamais en panne était réparée, les coups de téléphone avaient été donnés (au prix fixé par les télécoms), et les lettres postées, sans perte des clefs de la voiture. Bref tout un tas d'affaires, qui vous occupent l'esprit au point de vous empêcher de vivre, étaient classées.

Allez savoir comment, Testa décida d'aller acheter *la Vie Ripolin* de Jacques Vautrin. Savait-il ce qui l'attendait ?

Palais qui se marre avait le beau rôle car Testa aimait la rue et aimait marcher dans la rue. On y rencontre toujours quelqu'un. Sans problème il fit donc aller Testa dans un sens et Coïncidence dans l'autre.

Ce que *Palais* ne pouvait pas changer, c'était le choix du livre. Testa n'achetait plus au hasard ses lectures. L'histoire de sa rencontre avec Vautrin serait trop longue à raconter car déjà ancienne ; quant à sa rencontre avec le livre elle était ordinaire : par la vitrine d'un libraire (mode d'accès au livre cependant rare chez Testa).

Quand il se mit à lire : « J'aimerais commencer ce livre en vous disant... » Testa comprit qu'il fallait vite qu'il se mette à écrire sa journée.

*"J'aimerais commencer cette lettre en te disant que de toute façon il faut que je t'écrive. Ma journée avait été bien remplie et l'esprit tranquille j'étais parti en ville. Voilà que maintenant même si les âmes charitables essayaient de me prouver que je n'ai aucune raison de me plaindre, je persisterais dans l'écriture de ce cri car ce soir je me sens triste. J'irais sans doute au cinéma pour voir **L'Amour Sorcier** de Carlos Saura. La vie me pèse. Le hasard qui la traverse me semble diabolique. Je me devine bouffé par ma coïncidence, par ma chance ou ma malchance.*

*Dans la revue **Enfant d'Abord**, que je lisais ce matin, se trouve l'histoire terrible de cette jeune fille de 15 ans morte noyée par "une bâche". Elle était avec une amie et son frère. Ce dernier était rentré confiant dans l'océan et les deux jeunes filles le suivirent. Au bout d'un moment il fit des*

signes pour indiquer qu'il y avait un danger. Les deux jeunes filles comprirent le contraire. Le jeune homme put se sauver, ainsi que sa sœur, des courants imprévus qui les attiraient vers le large, mais la petite Sandra disparut ce jour-là.

J'étais prêt à me reposer de cette journée victorieuse, j'avais sous le bras le nouvel annuaire, mais je suis pris par le trouble profond. J'ai croisé dans la rue une coïncidence historique. "

Ici *Palais qui se marre* intervint une nouvelle fois. Il fit sonner l'heure du cinéma, l'heure pour Testa d'échapper à son sort, l'heure d'un autre face à face, l'heure de la salle obscure, l'heure du spectacle du spectacle, l'heure du Flamenco. Quand Testa reprendra sa lettre, sa tête débordera et Lecteur se perdra dans des sens giratoires.

*"Aujourd'hui j'ai traversé des lacunes à combler chez les élèves et comme je me sentais vraiment en voyage j'ai entendu lagunes ce qui à Venise aurait causé un scandale. Mon voyage ne peut rien t'apporter si ce n'est ce fil de l'histoire, cet imprévu qu'en mangeant mon sandwich je relisais chez Léon Clade :. **Oui, la vie ne tient qu'à un fil.** En passant en ville avec des visages en tête, mais non, c'était une voix, j'ai repensé à l'accent québécois qui est bien un accent de pays. Mon voyage est-il une fuite ? "*

Testa écrivait tout cela après le film et fut bien contraint au bout d'un moment de laisser sa machine pour finir au lit. La fatigue... et il ferma les yeux.

Lecteur a beaucoup plus de chances. Le temps ne le commande plus. Il sait que le lendemain le livre sera le même que la veille. Lecteur aimait le paisible. "Pourquoi lire Vautrin ? Quelle coïncidence historique ? Doit-on seulement constater ? Qui tire les ficelles ?"

Palais qui se marre termina d'un coup, ce drame intérieur de Testa qu'il avait su provoquer, et se présenta à visage découvert.

Il ne mâcha pas ses mots. Comment un Testa qui se veut maître de son sort peut-il tomber dans un état de grand trouble pour une simple coïncidence matérialisée par un livre ? Quand on prétend provoquer le trouble social il faut savoir être homme de marbre ! Et voilà comment au détour d'une phrase lue, on découvre d'où viennent les contraintes de la subversion !

Personne ne peut gérer à l'aise ses propres contradictions et surtout pas le cinéaste subversif. Il est le héros des temps modernes. Son art est un produit !

Ficelé entre les études de marché, les lois des producteurs, le monde de la distribution, les acteurs standardisés, l'inculture humaine face aux magies de l'image, le cinéaste peut-il être plus fort que le gaz carbonique qui l'enferme de toute part ?

Certains y arrivent qui glissent dans l'éphémère d'une réplique : "embrasse-moi comme au cinéma".

Testa tournait autour de cette réplique comme autour d'une vie ripolin, et Lecteur ne savait qu'en penser. Il avait noté pour sa part dans le même film un autre personnage qui disait en allant au cinéma : "— au moins pour une fois, il s'agit d'un spectacle utile" et celle qui avait dit : "embrasse-moi comme au cinéma" quitta à ce moment là son mari car elle ne pouvait pas supporter ce type de spectacle.

Face à Lecteur, Testa était à l'aise. Sa découverte ne lui laissait aucun doute: la vie n'était pas une illusion. Il avait participé à un spectacle utile et pas utilitaire. La mystification n'aura pas sa peau et malgré le prétexte du devoir à accomplir son cœur ne deviendra pas de marbre.

Pour commencer ici à parler vraiment de Testa disons l'essentiel : Testa fut uniquement un militant. Il commença par le militantisme syndical puis pacifiste, puis politique, puis occitaniste et enfin pédagogique.

Une énumération éloignée d'une succession dans le temps mais preuve d'une tentative folle de militantisme global. Il avait l'habitude de dire que son militantisme se divisait en deux : 50% de politique et 50% de non-politique. Et dans chaque 50% il y avait division en deux. Et ainsi de suite, récursivité oblige. Dans le combat politique il se donnait deux terrains. Et sur chaque terrains deux angles d'in(ter)vention.

Mais où placer son activité professionnelle ? Une activité secondaire, utile seulement par le salaire reçue et permettant de vivre ? Si toute sa vie n'était que militantisme, doit-on comprendre qu'il se servait de son métier à des fins militantes ? A ce niveau, la clef se trouve dans son combat "pédagogique" mais reprenons le sujet par le départ.

Il commença par le militantisme syndical. Avec l'Union Nationale des Comités d'Action Lycéen il dirigea un débat au moment d'une grande grève de lycéens. Testa s'engagea ensuite dans le Syndicat National des Instituteurs et se proposa comme candidat adjoint à la direction d'une sous-section. Candidature non-statutaire ! répondirent les chefs. Il était encore normalien et en conséquence non membre d'une organisation de base de son syndicat. Il dut se rendre à l'évidence : la démocratie prend parfois des airs bizarres.

Il démarra sa vie comme personne et fut donc militant comme tout le monde. Dans les combats de la vie, les gagnants dominent les autres. Mais tous les gagnants perdent un jour la vie. Les gagnants sont à la mode dans un monde quand la vie ne fait plus la loi.

Les gagnants n'intimident pas Testa qui n'a jamais admis la moindre domination. Les gagnants ne font que passer et Testa d'abord s'arrête.

Etre un militant comme tout le monde, un soldat sans grade de la générosité et en même temps un militant global : folle entreprise car qui

peut rester militant sans gagner un brin d'autorité, de pouvoir, de reconnaissance sociale ?

Le jour où ses amis du mouvement pédagogique lui proposèrent d'être membre du bureau national de l'organisation sur quelle base claire pouvait-il refuser ?

A qui faire croire que le régional étant dans sa pensée plus important que le national, il mettait ainsi en œuvre ses idées en refusant une promotion ? D'autant que depuis longtemps des militants avaient dit, avant lui et à tort, que changer sa pratique importer plus que viser plus haut !

Non seulement, pour se défendre, Testa devait dire non à ses ennemis, mais aussi non à ses amis ! Il se demandait si un jour il sortirait vivant de la cage qu'il se fabriquait. Il ne se pensait pas plus fort ou plus malin que les autres mais il pensait prouver aux autres que leur force vitale était d'abord en eux et non pas ailleurs.

Il écrivit un article sur le sujet à la suite d'une expérience qui provoqua une de ses grandes réussites car il put en faire un compte-rendu différent dans quatre journaux !

D'abord dans un journal communal où en effet il montra que chacun doit apporter sa pierre à la société, sans la mettre sur les pieds des autres, puis dans un journal départemental où il montra que la libération des hommes était un acte concret.

Les deux autres articles sur le même sujet parurent dans deux autres journaux (un national et un régional).

Quatre in(ter)ventions avec une valeur générale et spécifique pour dessiner un type de militant global et partiel.

A parler de cette expérience d'écriture dans la presse, demandons-nous si un militant vit sans écrire, témoigner, s'exposer, sans photographier, chercher, reculer, sans se lever pour dire : je ne suis pas d'accord.

En bref peut-on être militant seul ?

Encore une fois un modèle (un triste modèle) est là pour récupérer le militant seul : le modèle anarchiste. Entre l'anarchiste et la société, circule la raison et son contraire. L'anarchiste a raison contre la société. Testa n'ayant jamais été frappé par la grâce anarchiste s'est toujours contenté de ses raisons tenant en cet objectif : la vie de sa pensée, à lancer dans le feu du débat, pour pourvoir à son renouvellement.

Testa se souvient de sa hargne dans une réunion où il défendait ses idées malmenées, hargne humoristique non pas à cause du refus de prise en compte de ses idées mais à cause du refus de discussion de ses idées. Il

arriva au point où dans sa dernière intervention (une phrase) il se fit le critique de sa propre proposition.

Et au milieu de toutes ces contradictions Testa écrivit sa deuxième et dernière lettre à la personne qu'il aimait :

Belle âme

En tant que spécialiste des questions militaires à l'O.N.U. je dois te prévenir que j'ai fait une découverte.

La guerre est une affaire sérieuse mais pas une affaire à faire. Les risques majeurs aujourd'hui sont ceux d'une guerre nucléaire non-intentionnelle.

La non-intention étant de rigueur je n'ai donc aucun conseil à te donner.

Garde dans l'armoire les connaissances qui te servent. Ne deviens ni plus tranquille, ni plus violente. Ma mission se termine et mon retour sera sans conséquence.

En effet en tant que spécialistes des questions militaires à l'O.N.U. je n'ai pas perdu le feu qui m'anime. Le peuple existera et en son sein nous continuerons de nous inventer des ennemis à notre mesure. Si par cas tu vois descendre Dieu sur terre, fais moi signe sans attendre, c'est aussi un sujet que je suis avec minutie. En bref je ne m'apaise guère.

Testa Cassé

Lecteur eut entre les mains cette lettre qui n'était vraiment pas une référence. En ce qui le concerne il en était au point où les jours de bonne forme (les autres il n'osait pas) il se prenait pour Marx nouveau comme on dit le beaujolais nouveau.

Il se paralysait avec des Synthèses, des Systèmes, des Souvenirs (plein de gens à particule), des Sciences en bref des ESSES de grande messe. Par ailleurs, il vantait les mérites des champions en réhabilitation qui avaient toujours un Galilov à verser au dossier du retour à la bonne conduite. Tout le reste n'était qu'incapacité des intellectuels à être les Marx-nouveau.

Quand il eut la lettre de Testa, Lecteur prit aussitôt la parole. Mais dans son monde il ignorait que ce n'est pas l'homme qui prend la parole mais la parole qui prend l'homme. Et sans vieux ciré jaune et dock-side, il répéta que son expérience n'était pas sans conséquence.

Testa pour ne pas être en reste, un jour d'errements écrivit pour Lecteur un texte "théorique" qui resta dans l'enveloppe et qui est publié ici seulement à titre indicatif.

INVENTER LA CRE-ACTION

Je pourrai écrire, "créer la création" mais cette formule est comme un piège car elle laisse supposer que le problème de la création peut se régler par elle-même. Tel n'est pas mon point de vue que je vais expliciter à partir de cette invention de la création que je condense dans ce terme : la créaction.

Notons tout d'abord que la création est devenue aujourd'hui une valeur étrange puisqu'elle est invoquée par ceux là même qui organise la colonisation des esprits. En effet les puissants de notre monde demandent au peuple d'être créatif. Partout la créativité apparaît comme une force majeure de nos sociétés.

Le "soyez créatifs" s'applique en fait aux concepteurs de produits, aux créateurs d'entreprises, en bref au monde industriel qui va du simple ouvrier désigné comme capable de suggestions (créativité au rabais), à l'ingénieur qui monte une entreprise avec les encouragements de son patron (créativité à hauts risques). Il faut d'abord mesurer la réalité de ce processus créatif et ensuite son fonctionnement.

Au niveau des évolutions technologiques il y a trois systèmes : les évolutions fermes (celles qui ont fait leurs preuves) aux mains des multinationales, les évolutions fragiles (mise dans les mains de petites entreprises qui vont au charbon à leurs risques et qui s'appuient sur un investissement des hommes parfois hors-limites), les évolutions intermédiaires qui sont des évolutions de services.

Le couple américain IBM-APPLE dans le domaine informatique peut se lire sous cet angle. Ce rapport entre le domaine créatif-fragile et le domaine créatif-ferme est destiné à se développer de multiples manières. Il y a en effet dans nos sociétés fuite en avant dans la créativité.

Croire qu'il s'agit uniquement de créativité "technique" est un erreur. On ne demande pas directement aux français de devenir écrivain de romans ou d'autres choses mais le domaine de la publicité par exemple, comme celui de la presse avec les titres des journaux, appelle un effort identique de créativité. Si de plus on part du principe qu'il y a chez le créatif affrontement à des contraintes qu'il se fixe ou qu'il prend à l'extérieur on peut dire que les pirates d'informatique sont bien les poètes des temps modernes. Toutes les enquêtes montrent que la motivation profonde du pirate est la volonté de se mesurer à un système de contraintes crée par d'autres hommes. Sa jubilation au moment de sa victoire est bien celle de celui qui vient de créer. Il s'agit avant toute chose d'un jaillissement de l'esprit.

Cette "fuite en avant dans la créativité" doit être combattue non parce qu'elle est factice mais parce qu'elle est destructrice d'hommes et de

femmes et cela à la plus grande joie et aux plus grands bénéfices du "mangeur d'hommes".

Inventer la création c'est inventer les moyens pour le peuple de s'approprier la création. La création ajoute, la création multiplie.

Bien sûr, toute création est ce que la personne unique apporte à la culture humaine. Toute création est un plus. Mais le plus peut écraser, étouffer ceux qui ne peuvent suivre.

Pour que ce plus soit un bénéfice pour tous il faut passer à la multiplication. Celle-ci est possible entre création et action.

Toute création est avant tout une action. La création n'est pas l'action de créer mais la démultiplication de l'homme-créateur.

Pour cela il faut produire :

- du pluriel
- de l'autogestionnaire
- du populaire.

PRODUIRE DU PLURIEL

Dans notre pays centralisé, la production culturelle est unitariste dans le sens où s'appuyant sur la ville-phare (Paris), et sur une histoire du rapport peuple/intellectuel, elle fonctionne comme le droit divin.

Produire du pluriel c'est désacraliser la culture française, c'est y réintroduire le peuple par les cultures périphériques, par les cultures étrangères, par la multiculturalité. La création n'est pas lisible suivant des critères uniques. L'histoire française montre qu'une production du pluriel n'a rien d'évident, qu'on ne peut l'attendre de la seule bonne volonté d'hommes de culture mais qu'elle a besoin d'une stratégie.

PRODUIRE DE L'AUTOGESTIONNAIRE

Le fonctionnement de la création est le type même du fonctionnement par délégation du pouvoir. Un homme crée un objet si fantastique qu'il faut des millions d'autres hommes pour l'admirer. Cette création là continuera mais ne pourra plus paralyser celui qui n'est pas sur cette voie là. Entre un homme qui peut se démultiplier vers 50 autres (et engager ainsi une chaîne) et celui qui accède à l'admiration de millions d'autres, la création emprunte deux chemins divergents. Dans le premier cas, l'homme-créateur a besoin de l'action des 50 autres (ou du moins de 5 ou 6 d'entre eux) pour exister tandis que dans le deuxième cas l'homme-créateur a besoin des médias, de l'argent, de titres de noblesse pour s'imposer.

Produire de l'autogestionnaire signifie donc à la base donner les moyens à tous de créer pour 50 (la micro-informatique comme un certain usage

d'autres technologies commencent à pouvoir sortir ce raisonnement de l'utopie) et au sommet il signifie la création de nouveaux réseaux sociaux plus forts et peut-être demain aussi forts que le réseau "national". La création a besoin d'être reconnue d'abord par en haut avant de descendre.

La création suit le chemin inverse. Le créateur agit donc à la fois par sa création, et par l'action de celui avec qui il se confronte. Il s'agit d'élever au niveau de système le bouche à oreille (donc en le transformant). La France a à ce niveau là des atouts en particulier l'existence de son réseau communal.

Produire de l'autogestionnaire ne signifie en aucun cas produire un "basisme". Il ne s'agit pas de tourner l'énergie créatrice vers le bas car à ce moment là il ne peut y avoir énergie. Il ne s'agit pas non plus de croire qu'il faut agir pour faire monter les voix d'en bas car dans ce cas la déception sera vite au bout du chemin. Il ne s'agit pas davantage de dire au peuple : soyez créatifs prenez vos affaires en main. Les gens ont bien leurs affaires en main et même trop, ai-je envie d'écrire. Produire de l'autogestionnaire est un engagement social. L'homme n'y est acteur que dans la mesure où le peuple y est acteur (produire du populaire. La solidarité n'est plus l'entraide mais l'auto-socio-création. Devenir passe par l'autre (phénomène aujourd'hui largement présent mais souvent caché) dans le sens où chacun est son maître.

PRODUIRE DU POPULAIRE

Le pluriel et l'autogestionnaire formant couple dialectique ne sont qu'outils pour un objectif décisif : produire le peuple.

Le peuple existe au même titre qu'existe la création c'est à dire à un niveau faussé. (fossé du peuple et de la création).

Pour aller vers le créateur il faut ouvertement annoncer : le peuple existera. Il ne s'agit pas là de mépris envers le peuple d'aujourd'hui mais de reconnaître que le peuple en question a été détruit dans son "âme". Cette constatation est issue d'une réflexion occitaniste sur la manière dont on organisa l'écrasement de cette langue par cet ordre : tuez vous-mêmes votre civilisation. Pour ce faire on construit de toute pièce, sur la base d'idées "de gauche", une mystification : la civilisation véritable, la promotion sociale, l'avenir, et même la dignité passent par la seule grande et belle langue française. Dans l'ensemble ce discours a marché et marche encore. Quand le peuple s'autodétruit il ne peut gagner une nouvelle force qu'en s'autoproduisant pour mieux renaître. La création n'est donc pas une invention en dehors du temps mais la seule réplique possible aux conditions que l'on nous fait pour nous effacer.

Cette lettre fut vraiment écrite un jour d'égarement si bien que pour compenser son effet désastreux Testa va nous raconter un de ses meilleurs souvenirs de militant.

Ses activités l'avaient conduit à provoquer une réunion entre deux femmes âgées et fortes d'une vieille amitié. Dans la maison montalbanaise de l'une, maison d'une autre époque, la conversation s'engagea aisément. Il s'agissait de rassembler des souvenirs. Le monde de ces deux femmes était celui du grand respect, de la grande complicité. En devenant vieux on pardonne, car on comprend mieux disait l'une qui ajoutait :

— On finit par prendre les gens comme ils sont, à les respecter là où ils se trouvent avec leurs qualités et leurs défauts.

Ces deux femmes avaient affrontées la méchanceté mais ne retenaient que la générosité. L'emprisonnée de 1941 expliqua ce qu'on ne trouve jamais dans les livres d'histoire : qu'il y avait en plus des prisonniers politiques des femmes coupables d'avortement et même un docteur coupable d'avoir pratiqué des avortements. Il payait pour d'autres hommes et il payait pour sa bonté. Et il y avait aussi une autrichienne qui par son expérience des prisons politiques fut de bon conseil. Aussi quand sonna l'heure de la Libération, la Française, qui avait pu sortir plus tôt, se précipita à la prison pour libérer cette étrangère qui aurait pu être oubliée là quelques mois de plus.

Dans le petit parc de cette maison, les parterres étaient en friche car l'argent n'était plus là comme autrefois. Les mimosas en fleurs survécurent cependant aux vicissitudes de la vie des propriétaires. La maîtresse de maison, triste mais pas honteuse de cet état du jardin, s'essayait à se souvenir de tout pour répondre aimablement aux questions de Testa. Elle retrouva dans un dictionnaire comme il devait y être depuis plus de trente ans un document de 1938 : les statuts du Secours Populaire Français de l'époque.

Ecouter cette parole paisible, sage, honnête faisait chaud au cœur, Sans dire qu'elle s'était mise belle pour nous recevoir, elle avait su, par quelques détails modestes, montrer tout le plaisir à ve retour vers le passé. Elle nous proposa une prune et raconta le prix des années.

Nouer un dialogue vrai passe par la confiance. Mais la confiance passe par de si étranges souricières qu'on s'étonne quand on la voit persister. Je ne saurai la fin de ce dialogue qu'une fois dehors. Il faisait un peu de pluie mais elle a tenu à nous raccompagner à la voiture.

Testa venait de recevoir une leçon de savoir vivre. Il savait que pour lui, il était trop tard. Il savait aussi que la force des femmes est le plus souvent une marque de dignité.

Il allait d'autant mieux le savoir en apprenant que cette femme venait de lui parler avec respect d'un homme qui l'abandonna car elle ne pouvait pas avoir d'enfant.

D'un côté des femmes en prison pour avortement et de l'autre cette femme victime de sa stérilité, victime mais toujours forte.

Ecoutant cela, Testa repensait à cette anecdote que lui rapporta avec le sourire un ancien dirigeant du PCF. Un jour de 1962, après l'exposé d'une femme sur les questions féminines, la discussion ne s'engageant pas (les deux femmes de la rencontre n'avaient aucune chance d'être des dirigeantes), l'une déclara en toute simplicité : mais il s'agit pourtant d'un sujet sur lequel on peut s'étendre.

Aussitôt, l'assemblée, fortement masculine s'esclaffa de rire !

Le découragement d'une militante tient parfois à des petits "riens" de ce genre et à l'inverse, d'autres n'ont que les souvenirs qu'ils méritent.

Testa savait maintenant qu'il ne succomberait pas, qu'il ne tomberait pas au rang des salauds en tout genre qui peuplent les hommes. Disant cela, commençait-il à devenir salaud lui-même en rejetant d'avance certains ? La naïveté n'excuse rien.

Pour se détendre Lecteur, toujours là, s'offrit un café bien fort. Il passa quelques coups de fil et commença à se ressaisir. Il décréta qu'un vrai lecteur est toujours dérangé pendant sa lecture et pris en conséquence le dictionnaire pour vérifier si Nkrumah y figurait en bonne place. Satisfait par le contenu de cette lecture parallèle il faillit se replonger dans Testa Cassé.

Mais le facteur passa et apporta une lettre venant du Mexique. Lecteur attendait depuis plusieurs jours des nouvelles de deux amis partis en voyage dans ce pays lointain et il décida aussitôt de se lancer dans cette nouvelle lecture parallèle.

Dès les premiers mots, il comprit comme il le craignait, que les nouvelles n'étaient pas bonnes et Lecteur décida d'inclure cette lettre au milieu du livre qu'il lisait. Il fallait que Testa prenne conscience de ce qui pouvait arriver à de simples marchands de vent. Il fallait que Testa lise aussi la vie dérisoire des deux amis de Lecteur.

En tant que marchands de vent ils avaient fait fortune en mettant sur le marché le vent d'amour. Le vent ne venant jamais de rien, ils avaient inventé, après diverses recherches, un appareil capable de multiples performances.

Devant se projeter sur des corps nus, ce vent d'amour ne devait être ni trop chaud, ni trop froid, ni trop bruyant, ni trop silencieux, ni trop faible, ni trop fort. Passer du vent qui sèche les cheveux, au vent qui aspire le temps n'est pas un problème majeur mais, en arriver à inventer un vent d'amour suppose une somme inimaginable de réflexions technologiques. Pour donner un nom à ce vent là, ils n'eurent aucun mal : **la bise** était bien le type de vent correspondant à leur projet devenu leur réussite. Pour une fois, la technologie était au service de la culture !

Ils avaient donc fait fortune grâce à ce petit appareil qui commença sa carrière dans les sex-shops. Ils décidèrent de mener "belle vie" et en voici les conséquences grâce à la lettre.

Cher Lecteur,

Tu sais la soif de belle vie qui nous anime depuis plusieurs mois et tu connaissais notre intention de visiter le Mexique. Cette "soif" n'est plus que la mienne car mon compagnon est mort par humour.

Nous étions à Mexico et avons décidé de passer quelques jours à Cuernavaca. Après avoir pris l'avenue Insurgente sur (on en profita pour visiter l'Universidad) nous avons filé vers cette ville-village (impression fautive car il y a tout de même 300.000 habitants). En route le paysage nous retarda un peu car le Popocatepelt ne pouvait nous laisser insensible avec son sommet enneigé dans cet univers tropical. Au bout d'une bonne heure nous entrâmes dans la ville face au Palacio du conquistador.

Toute notre aventure commença au restaurant. Le poisson y était excellent mais surtout la serveuse y était belle et engageante. Peut-être notre aspect français (plus sympathique sans doute que celui du touriste habituel et nord-américain) nous était-il favorable ? Peut-être les effets de charme de mon compagnon sont-ils considérables ?

Après le repas, nous nous installâmes dans l'hôtel d'en face et nous décidâmes pour assurer notre digestion de partir à pied vers les ruines de Teopanzolco. Il était 16 h, le climat favorable, et la distance pas trop extraordinaire. En route, nous traversâmes des plantations de canne à sucre où il y avait des grèves dures et puis au bout de nos efforts : les ruines. Nous sommes restés là un moment à rêver à l'intelligence indienne, à notre civilisation d'accapareurs et à la dignité humaine de los indios que l'on avait croisé et qui avaient des amis sur la place de Cuernavaca où ils portaient leurs revendications.

Le retour se fit sans problème jusqu'à la rue de l'hôtel : Matamoros. Je me demandais comment la lire : en retenant amoros ou matar. Après une toilette bien méritée nous avons repris notre place dans le petit restaurant. Le menu était toujours intéressant et la serveuse toujours là.

Son après-service se régla discrètement et mon compagnon regagna sa chambre, le corps plein d'attentes.

Peu de temps après ils se tombèrent dans les bras. L'effort sexuel a ses avantages mais aussi ses inconvénients et en particulier celui-ci : il fatigue. Les deux assoiffés de rencontre improvisée s'endormirent sans peine et se réveillèrent trop tard. Elle avait un mari qui rentrant d'occupations nocturnes s'étonna de l'absence de sa femme. Il n'eut aucun mal, par le propriétaire du restaurant, à découvrir au lit les deux amoureux de la nuit.

Cette mésaventure aurait pu être sans conséquence si nous étions partis aussitôt mais mon compagnon fut pris d'une étrange tristesse que je ne lui connaissais guère. Il décida tout d'un coup de partir à la recherche de magasins d'antiquité.

Voulaient-ils faire tout d'un coup des cadeaux à des amis ? Les paquets commençaient à s'amonceler. Puis il décida un retour au restaurant fatal, mesure dont j'essayais de le dissuader sans réussite. Elle n'était plus là (chose qui à mon sens pouvait lui arriver de mieux), aussi nous sommes ressortis dans la rue. Elle était en pente et il m'a dit :

— descends vers la place et attends là-bas mon retour assis ni trop près ni trop loin de la grande croix centrale. Tu auras le Palacio dans le dos.

Son ton ne supportait plus la discussion et je n'avais qu'une chose à faire m'exécuter. En trois minutes j'étais en place comme il me l'avait indiqué sur cette place de Cuernavaca toujours traversée par les banderoles des paysans grévistes qui avaient écrit le slogan célèbre : "Unidos, Venceremos".

Le spectacle de cette agitation populaire, celui des cireurs de chaussures et du balayeur municipal au travail, ne pouvait m'ôter de la tête une angoisse étrange.

Je regardais je ne sais où quand tout d'un coup je vis surgir de derrière la croix, le conquistador Cortès qui ne s'était pas pour autant échappé de la statue placée un peu plus loin. Donc comme venu du ciel il s'adressa à un touriste :

— "Je suis Cortès, Je suis de retour pour subir ici mon juste châtement. Cependant je ne peux l'accepter que de vous touriste d'aujourd'hui".

Devant l'effet de stupéfaction générale mon ami (je n'eus aucune peine à le reconnaître sous son déguisement) ajouta :

— "Tuez-moi et Dieu vous le rendra".

Et le touriste prit le pistolet mais au lieu de tirer aussitôt, et de partir en courant et en criant de victoire : "j'ai tué Cortès, j'ai tué Cortès", il engagea d'étranges négociations. D'abord il tenait à ce que sa femme puisse prendre une photo au moment de l'action. Il fallait donc que la scène soit bien située par rapport à la lumière. Il fallait aussi que la croix soit dans l'angle de prise de vue et le Palacio en toile de fond. Puis tenant toujours le pistolet il s'aperçut que son appareil était sans pellicule. La femme, encore elle, dut aller se ravitailler. Pendant, ce temps, Cortès s'adressait à la foule, rappelait sa mort injuste dans un expédition algérienne alors qu'il voulait venir mourir ici sur cette terre mexicaine devant tous les sujets qu'il s'était donné à la force de son pistolet, de son audace et aussi de son intelligence.

La foule se rassemblait, amusée par ce divertissement inattendu. Le touriste quant à lui ne perdait pas le Nord et la scène prête, l'action allait pouvoir se dérouler.

J'ai assisté seul à la mort de Cortès. Non, "elle" était là aussi. "Elle" s'était approché sans savoir mais devinant. Nos regards se croisèrent mais nous restâmes tous les deux silencieux devant ce meurtre public.

Quand le pistolet cracha son feu, les flashes s'actionnèrent, les moteurs des caméras s'enclenchèrent et le public s'émerveilla de l'effet de vérité qui émanait de cette scène. Chacun regagna ses affaires en laissant Cortès sur place et en pensant déjà aux instants savoureux qu'ils passeraient à

regarder ces photos-vérités, ces films uniques. Peut-être à ce moment là découvriront-ils que la scène était en direct ?

"Elle" et moi restâmes silencieux, comme étranger à ce qui venait de se produire et seulement après plusieurs minutes un petit cireur de chaussures cria qu'il fallait appeler la police, que la flaque de sang était véritable et que le pistolet n'était pas du cinéma.

La police ne put comprendre cette nouvelle mort de Cortes. Rien n'indiquait son identité et ni "elle" ni moi n'apportâmes de précision.

J'ai alors regagné mon hôtel et elle m'y a suivi. Elle m'assura que son mari ne pourrait pas nous surprendre et que pour lui qui était mort, il fallait se lancer dans un amour fou.

Je ne savais plus où j'étais, ni ce que je faisais. Je ne savais plus où je pénétrais et qui je caressais. Je ne savais plus qui m'enveloppait.

Depuis 15 jours je tourne encore dans ce pays, et j'essaie de m'élever au-dessus de mon sperme.

En marchant dans les rues au hasard, j'ai trouvé Opocision le journal des communistes de ce pays. On y parle d'un livre de Valentin Campa qui témoigne : Staline est bien celui qui a fait tuer Trotsky. Alors Trotsky déguisé en Cortés s'empare de ma mémoire et Raoul Mercader, touriste américain tue sans le savoir le fantôme réel. J'écris de Puebla et vais partir pour Veracruz qui encore me rappellera Cortes.

Tu savais que nous avons choisi le Mexique car le parti au pouvoir y est un parti révolutionnaire institutionnel. Je reviendrai bientôt et nous parlerons de tout cela. En attendant achète-moi tout ce que tu peux sur Cortes. Merci d'avance et je t'embrasse très fort. Retiens ton émotion. Un mort par humour, par le poids de l'amour, par jeu vivant ne peut pas se pleurer.

Boite-en-Carton.

Lecteur contrairement à son habitude se pencha sur la lettre et écrivit d'un trait ce conte de fée définitif :

Le premier jour, il fut heureux en proposant une femme à un ami.

Le deuxième jour il fut encore plus heureux car il arriva à rendre heureux un ennemi en lui proposant une femme.

Le troisième jour sa joie s'augmenta d'un nouvel acte de générosité : il rendit service à un ami en lui prêtant la meilleure des femmes, la sienne.

Le quatrième jour seulement il put réussir à installer son ennemi dans le lit de sa femme mais le cœur sait patienter et se réjouir à la mesure de l'effort accompli.

Le cinquième jour l'habitude du bonheur commençait à l'inquiéter : Comment le faire durer ?

Le sixième jour il sortit de sa méditation en s'offrant à un homosexuel.

Le septième jour, il put enfin se reposer de sa bonté en jouissant avec sa femme.

A partir de ce moment là, sa vie fut bien réglée entre méditation et action, et chaque semaine pouvait recommencer jusqu'à l'extase infinie.

La fin triste de ce conte de fée s'imagine aisément : le lit s'effondra de douleur.

Testa décida pour une fois de faire marcher sa mémoire. Pour donner une dimension sociale à l'émotion de Lecteur il piocha dans ses souvenirs une histoire en rapport avec la terre mexicaine. Il avait mangé un soir à Tampico sur la côté est, et, le vieux restaurateur heureux d'accueillir des français, lui raconta comment il eut la chance de connaître Augusto Cesar Sandino. Il n'était pas exactement mexicain mais venait du Nicaragua où il avait échappé par miracle à un guet-apens lancé contre lui à cause de ses idées. Il voulait aider les agriculteurs en créant des coopératives. Jusque là on ne sait pas ce qui est le plus banal de l'idée de coopérative ou de celle de guet-apens.

Après les 3 ans de Tampico il décida de rentrer au Nicaragua pour aider son peuple. Il réussit à faire mettre en place, un gouvernement libéral, ce qui provoqua aussitôt l'intervention des troupes US, aussi il lança une guérilla aussi banale que l'intervention US dans de telles régions.

Les nord-américains s'inclineront et quitteront le pays (déjà nous touchons à du moins banal) et César Augusto Sandino devint un héros révolutionnaire pour toute l'Amérique Latine.

Les nord-américains une fois parti, Sandino accepta les conditions de gouvernement de l'avocat-président Sacasa. Et le 21 février 1934 un dîner est offert pour fêter la victoire. Anastasio Somoza est là et après le repas, deux de ses généraux arrêtent Sandino pour, à 11 heures, dans un endroit désert et désolé, l'assassiner. La fin est banale pour un indien et cette histoire, qui provoqua des larmes chez le vieux restaurateur, est banale comme la vie humaine.

"Dis-moi où tu es mort et je te dirai qui tu es !»

Un jour de colère Testa déclara la guerre aux bonnes intentions.
Comment être sûr qu'il ne s'agissait pas là d'une bonne intention de plus ?
Et cette expression : "déclara la guerre" n'est-elle pas exagérée ?

Le fondement de la guerre est de déclarer la guerre à la guerre. Hitler sut enfreindre les lois de la guerre en provoquant des bombardements de civils. La guerre n'existe que par le progrès. Non pas le progrès des armes mais le progrès dans l'horreur. Il faut oser. Comme quoi l'humain existe avant l'inhumain !

Il lança sur son magnéto Serge Lelièvre qui se shoute au décibel avec une douce voix québécoise: "c'est effrayant comme le monde est beau", "ça fait 15 ans qu'on me gaspille, je pars ailleurs voir si j'y suis". "Ce que je demande c'est que la musique sorte aussi fort qu'une tonne de briques".
Où peut-on gaspiller 15 ans de vie ?

Un enfant dit à Testa : "je trouve que la vie adulte c'est la vraie vie".
Les enfants sont-ils pleins de bonnes intentions ?

La bonne intention, charité intellectuelle, pouvoir des uns sur les autres, fuite en avant dans le futur (et la promesse du futur radieux est le carburant de la bonne intention), pratique quotidienne de l'irresponsabilité (surtout si elle est autogérée), détournement des richesses humaines, et Serge Lelièvre qui continue de courir sur le magnéto : "j'ai mon ampli pour seul kleenex".
Faut-il oublier ses bonnes intentions, se les cacher, les bousculer ? Faut-il tomber dans le mal pour se sauver du bien ?

15 ans de vie à l'école et 15 ans de gaspi !

Et Serge Lelièvre chante sur le magnéto! Où est le gaspi ?

"Le temps perdu ne se rattrape jamais".

La bonne intention prend prétexte du temps à ne pas perdre.

L'égalité embarquait Testa vers les îles lointaines du désengagement.

Pour mener sa guerre il installa dans son bateau de fortune son seul canon.

Il voyageait tranquillement en solitaire quand il finit par avoir faim.

Il n'avait rien prévu à ce sujet au moment du départ. Comme la cigale qui chanta tout l'été il se trouva bien embarrassé au milieu de l'océan. Il se convainquit que la seule solution était un demi-tour.

La guerre contre les bonnes intentions ne peut se mener en solitaire.

Son pied sur terre, son ventre réconforté, Testa chercha sa voie.

Quand un enfant se révolte, où est le bien : dans la révolte où dans l'injustice qui provoqua la saine colère ? Comment celui qui provoque l'injustice peut-il sentir en retour la révolte comme saine ? La provocation consciente est-elle la seule arme pour à la fois, donner force aux conflits, et conscience de cette force à ceux qui provoquent les conflits ?

La bonne intention est un rapport humain difficile à supporter pour ceux qui n'ont rien eu et veulent tout donner.

Pour sortir de ce méli-mélo Testa raconta.

Par une coïncidence inouïe au milieu de milliers de personnes Testa tomba un jour sur une ancienne connaissance. La conversation s'engagea comme au temps jadis si bien qu'au bout d'un moment les deux amis crurent qu'ils ne s'étaient jamais perdus de vue. Il découvrit que ce vieil ami en question avait sa vie durant découpé des chroniques cinématographiques du journal **Les Lettres Françaises**, qu'il avait établi un classement artisanal mais efficace de tous ces textes là (la plupart de George Sadoul) et qu'il venait de faire cadeau de ce travail de la passion, à un ami cinéphile. Ce travail du cœur se construisit loin de Paris, loin aussi du parti de notre ami comme si ce parti là n'avait pas pu mesurer la richesse de cet homme.

Aussitôt la mémoire de Testa se mit à vagabonder sur tous ces courageux qui auraient dû se taire pour se faire admettre des camarades dirigeants. Et il connaissait la réponse : il y avait aussi les autres, ceux qui restèrent fidèles et qui donc eurent plus de mérite. L'automutilation devenant la valeur numéro un, un vaste champ s'ouvrait aux penseurs (aux panseurs) pour expliquer le monde.

Le cinéphile avait choisi l'autre voie, celle de la double vie, voie si fréquente chez les militants de son parti, qu'elle est une valeur numéro deux. Celui qui est capable à la fois de s'automutiler et de se conserver n'a pas un double mérite mais un demi-mérite : son discours, critique en privée, est toléré.

L'ami cinéphile ne pouvait que sourire aux enfantillages des pétitionnaires s'opposant à la direction de son parti, car de son temps, pour moins que ça, les sanctions auraient été bien pires. Le libraire hitléro-trotskyiste pourrait vous en dire quelque chose mais lui comme son adversaire cinéphile d'hier, se trompent d'époque. Au nom de l'évolution ils perdent la mesure. Le passé ne règle plus le présent et l'expérience acquise est un sac à malices mal maîtrisé.

Ce chapitre partant d'une colère revenons à la seule colère de Testa. J'écris la seule colère car Testa jugea toujours la colère comme un gaspillage et ne s'autorisa dans sa brève vie qu'un écart. Les colères sont toujours des légendes et voici donc la sienne.

Un jour que le thon montait, pris dans un filet, la mer se déchaîna et le thon se libéra. Testa déclara partout qu'un jour de grand vent il déchaîna la mer pour libérer son ton, tontaine et tralala lon laire.

La subversion de notre société commence par un face à face honnête avec *le palais qui se marre*. Le palais se marre car ses murs sont antisismiques et, continuer de pratiquer la révolution par la secousse ne peut provoquer que l'accentuation de l'éclat de rire.

Quelle est la marge entre le déstabilisateur et le constructeur ?

Surtout pas la saine colère mais bien la véritable honnêteté seule valeur admise par Testa.

Un révolutionnaire n'a pas l'habitude de s'incliner et pas à pas il devient un décrèteur. Testa pendant longtemps accepta de conclure ses réunions pas la formule inévitable: "pour aller de l'avant".

Ses amis lui disaient que la question n'était pas celle-là mais qu'il fallait à la place dire "pour ne plus reculer" mais il n'entendait pas, jusqu'au jour où il s'inclina et où il rejoignit les réalistes à la triiiste figure en demandant lui aussi de la lucidité.

L'honnêteté n'est jamais un recul. Une personne dit un jour à Testa qu'il était toujours ponctuel. Testa approuva mais précisa qu'il n'était pas esclave de l'heure et qu'il lui arriva longtemps de travailler sans montre. Sa ponctualité est physique et non pas intellectuelle. Elle n'admet pas le triomphalisme des manipulateurs d'énergies.

La ponctualité peut se lire comme une marque personnelle de l'honnêteté. Testa avait des amis tout aussi honnêtes mais guère ponctuels. L'un d'eux, d'une générosité extrême, ne pouvait que courir après le temps car la générosité au contraire de la charité, reste imprévisible.

Et le face à face ! Testa ne participa jamais à ce qui s'appelle les après-réunions, les complicités de couloirs, les pouvoirs occultes, les copinages, les coteries etc. Il savait qu'à cause de cela il pouvait mériter le titre d'"inhumain". Se battre uniquement sur des idées sans le repas fraternel qui suit, ne fait que marginaliser l'intervention critique.

L'honnêteté, est-ce la gestion d'un compromis à la limite de la compromission ? Et l'impatience ?

Vers la fin, Testa passa pour un impatient. Incompréhension totale du personnage qui ne vécut qu'au rythme de la terre qui savait depuis Lénine que la première qualité d'un révolutionnaire est la patience mais qui n'essayait pas de suivre pour autant le sens de la patience prônée par Lénine

Ce texte a perdu en route ses bonnes intentions et saines colères. Lecteur croit à une banale confiance. Banale par les lieux communs (se positionner sur la frange dissidente ; jouer au réaliste super-radical ; présenter un récit simple) et banale par les aboutissements. Lecteur a une telle pratique de la subversion qu'il s'imagine que les constructions antisismiques ne sont pas fatalement insensibles aux secousses ou qu'on peut s'arranger avec certains murs car abattre les barrières, pousser à l'indiscipline, n'est pas toujours très "politique".

La légende (sa lecture) de Lecteur n'a aucun rapport avec l'erreur historique. Ce qui permet à Testa de comprendre que l'erreur est la forme évoluée de la bonne intention. L'erreur est le service inévitable que le "mauvais élève" rend au "bon élève" ! Testa aurait voulu écrire un livre à la gloire de l'erreur mais abandonna son projet quand il apprit que Gianni Rodari avait su si bien décrire la plus belle erreur du monde.

Devant tant de propos sans queue ni tête (surtout sans tête), pour la première fois Lecteur décida de s'adresser directement à Testa, pour lui dire qu'il partait, qu'il quittait ce livre inutile.

En effet, avant de se tirer, de mettre les voiles et de virer de bord Lecteur osa dire les vérités suivantes au long complice de sa vie.

— "Plutôt que de parler des enfants tu devrais parler de ton enfance. Plutôt que de parler de l'honnêteté, tu devrais montrer comme tu rends les hommes malhonnêtes.

— "Plutôt que de parler de subversif, tu devrais changer de métier, plutôt que de réfléchir tu devrais réagir. L'égarément n'a d'excuses qu'un temps.

Puis Lecteur se plongea dans son hebdomadaire favori qui racontait une histoire de médecin séduit par sa patiente. L'affaire passait en justice sur plainte de la sécurité sociale. En effet, la patiente avait découvert que sa guérison passait par quelques échanges sexuels avec son docteur qui facturait chaque fois une visite. Il se trouve que cette thérapie n'est pas remboursable par la sécu, Aussi l'organisme trouvant louche le nombre d'ordonnances sans médicament de cette jeune femme, organisa un piège pour prendre sur le fait les deux personnes. Les pièces à convictions étant incontestables il fallut que la malade et son docteur remboursent les sommes indues et payent même une amende importante.

Pourtant le docteur guérissait bien la patiente et ne comptait que le prix normal des visites !

Lecteur maintenant détendu pouvait partir au cinéma.

Testa ne répondit rien à cet acte d'accusation. Il passa. Son voyage n'était pas achevé et en particulier sa prochaine étape avait de l'importance. Où était le Nord ?

C'est mieux ainsi. Pour jouer à l'intéressant sachons perdre le nord. La ville était carrée. Dans un coin, la gare, dans l'autre le supermarché, dans le suivant le collège et enfin la mairie. La rue principale fait se rejoindre la mairie et le collège. A côté du collège le terrain de rugby. La banque fait preuve d'une grande amabilité en affichant continuellement en gros caractère l'heure et la température. A la mairie on passe le permis en regardant le drapeau national qui flotte en permanence. Et démocratie oblige, on peut assister à des séances où le populaire vient se plaindre devant l'élu. Le chien du voisin aboie trop fort. Le supermarché fait des promotions et au collège les promotions se gradue. Il n'y a aucun mystère à tout cela. Tout persiste et partout. Le chat du voisin du chien qui aboie, est fier. Ses maîtres lui donneront toujours à manger.

Si l'église n'était pas dans un coin, n'en déduisait pas qu'elle était au centre. La politesse voudrait que l'église fasse taire les grandeurs et misères humaines. L'apaisement est impossible. Pas loin de l'église et en face de la banque, le marchand de journaux est provincial et concurrence possible avec la radio locale. Mariages, naissances, décès, état civil en long large et détail. Tout pose l'éternelle question : mais que fais-je ici ? Qui dans la question comprendra que le problème n'est pas "que fais-je" mais "ici" ?

Suivez la rue, écoutez les bruits, et entre la gare minable et le supermarché en mouvement perpétuel, vous n'entendrez que la même chose : — pour persister, restons ici et pour rester, conformons-nous aux règles et pour se conformer, faisons le tour de la ville.

D'abord passer le permis de conduire à la mairie car la voiture est la base du statut social. Ensuite aller au stade car le rugby est un moyen de conversation. Entre les deux, le numéro de téléphone pour tisser les liens de sociabilité. Plus tard le logement. Pas à pas la ville n'est plus carrée, elle a déteint : c'est la vie qui le devient.

A côté du supermarché, un cinéma-preuve que la télévision est dominante. Et tout plus loin, sous quelques arbres, une library. Il suffit de rentrer, de s'inscrire, de récupérer la petite carte au format conventionnel et de choisir

dans les travées le livre de son rêve. Le coin des livres en français est assez vaste au point d'y trouver un poète comme Guillevic.

La ville règle sa circulation. Les truands sont en prison au-dessus de la mairie, les billets à la banque, en face du marchand de journaux, les petits potins à l'église, les marchandises à la gare et les intellectuels à la library.

En sortant du travail, le bon sentiment prend son dû financier à la banque, sa dose de bonnes manières à l'église, son plaisir au stade, sa bouffe au supermarché, et son repos à la maison. Le week-end passe ainsi et le travail peut reprendre.

Un peu plus loin, l'usine turbine. La nuit tout y est plus calme même si elle ne s'arrête jamais. L'odeur du sucre est plus convenable. Vous pouvez demander au délégué syndical son salaire en toute simplicité. Il aime la qualité du sucre produit, il calcule la part du salaire qu'il consacre à ses enfants, il n'oublie jamais de donner à l'église, il a un compte en banque bien tenu et sait rendre des services.

Quand la tondeuse à gazon du voisin, qui a un chien qui aboie trop fort, tombe en panne (à l'inverse de la voiture d'un autre voisin qui roule toujours impeccable), il n'hésite pas une seconde, et parfois avec les outils de l'usine, il apporte ses compétences à une machine qui ne demande pas mieux.

La ville est carrée et chacun a sa pierre où il peut s'attacher, son coin où il peut se souvenir des bons et des mauvais jours. Au bistrot la coutume veut que la ville y soit fêtée. Le bistrot se trouve entre la gare et la mairie face à des maisons sans étage, sans ambition, sans vérité, sans drapeau. La modestie y a son royaume loin du bureau de l'assureur qui ne pense qu'en fonction des malheurs des gens et qui fait fortune ainsi car qui veut (ou peut) risquer de tomber dans le drame ?

Tout le monde est bien dans cette ville, même la rivière y est paisible. Pourquoi ne pas reconnaître que le facteur n'y apporte que de bonnes nouvelles ?

Et au collègue les jeunes disent : c'est la ville qui veut ça.

Seul le poste à essence paraît moins paisible. Une pompe, nouvelle au pays, marquée de la griffe électronique, ne comprend pas ses voisines et manifeste violemment ses opinions. Elle débite le liquide à une vitesse plus rapide que les autres mais ne veut pas en tenir compte du point de vue salaire. Dès que son chiffre d'affaire dépasse de beaucoup celui de ses compagnes elle cesse toute activité. Le responsable va sans doute être obligé de se défaire plus rapidement que prévue des pompes anciennes et quand il en parle librement avec ses clients, aussitôt les pannes se multiplient. Les clients restent paisibles et en profitent pour se féliciter des qualités respectives de leurs machines : tenue de route, niveau de la consommation, vitesse de pointe, confort et insensiblement la discussion

vient sur ces effroyables voleurs qui cassent tout pour prendre un simple auto-radio, sur les jeunes qui ne font plus la différence entre le moteur et le coffre, sur le sida qui n'existait pas du temps des mœurs propres, sur la nouvelle caissière du supermarché coiffée comme un as de pique, et enfin sur ces pompes nouvelles mais si peu fiables.

Et sur le magnéto d'une auto on entend inlassablement depuis 1966 cette chanson au refrain bien simple et pourtant peu connu :

" Qu'il soit d'ici ou de n'importe quels parages,
Moi j'aime bien les gens qui sont de quelque part,
et portent dans leur cœur une ville ou un village
où ils pourraient trouver leur chemin dans le noir".

Alors Testa décida que maintenant il était au bout.

Le cinéaste subversif est le héros des temps modernes. Tout autour de lui le pousse à s'effondrer et pourtant il persiste. Il a la capacité à ne pas céder devant l'histoire. L'histoire avec un grand H, comme celle du film avec un petit h, ne fait que passer. Que peut le film de plus que le roman ?

Des textes littéraires peuvent n'être reconnus qu'après la mort de l'écrivain. Ce qui se joue sur la feuille blanche est déjà une victoire du passé au nom du succès possible dans le futur.

Chez le cinéaste le temps est uniquement sa vie. Un film fait carrière en quelques mois ou disparaît. Si le cinéma est reconnu comme un art, rien ne vient lui assurer un futur compte-tenu des évolutions technologiques.

L'image à venir va donc montrer que passé et présent sont une même et unique chose.

On peut faire un film uniquement sur la nostalgie, et pas étonnant si celle d'un homme qui écrit, pour dire que l'essentiel est le présent de l'homme, devient celle de celui qui fabrique du futur.

La salle obscure ne contient que l'écran et Testa. Le seul ennui mécanique possible est la panne du projecteur. Cette salle a eu pendant longtemps quelques ressemblances avec la salle du théâtre mais tout cela est fini. Au théâtre, l'humain est maître du jeu. L'applaudissement y a quelques valeurs et quelques utilités. Rien de tel dans la salle obscure du cinéma.

Pour Testa cette salle obscure était monstrueuse quand elle était (ce qu'elle pouvait être facilement) un refuge, un retrait par rapport au monde, ou même une manière de vivre un refus du monde.

Le cinéma divertissement demande un spectateur tranquille, qui enfouit ses problèmes et Testa aime la salle obscure surtout quand il a des problèmes, et qu'il veut les faire monter à la surface.

Ce trou, entre société et obscurité, cet abîme constant que côtoie le cinéaste subversif, fait les mérites de son œuvre.

Testa cherchait à la fois l'humain, le quotidien, le démocrate, et l'idée. La réunion de ces quatre conditions formait le tableau vivant de la capacité subversive.

L'humain est enfoui dans l'homme depuis des générations. Quand on détruit pour des raisons économiques des productions agricoles de qualité, l'humain est piétiné de manière affreuse. Testa avait assisté à cette scène (jamais vue au cinéma) où un énorme camion déversait dans un énorme trou un chargement de pommes magnifiques qu'il fallait rendre "impropres à la consommation".

L'autre humain enfoui dans l'homme s'appelle *Homme de Marbre* et peut se voir dans un film du même nom. Ici comme sur les terres des

"lendemain qui chantent" le cinéaste subversif pousse l'humain sur le devant de l'image.

L'humain doit en même temps parler quotidien.

Testa avait fréquenté pendant plusieurs mois des personnes âgées qui lui racontaient l'histoire de leur vie. La vieillesse entraînant la sagesse, le plus souvent, derrière des paroles modestes, surgissait le respect devant tous les hommes, un respect rétrospectif, aplati par le poids du temps et de l'histoire.

Tout le monde connaît l'hypocrisie des convois mortuaires où le mort devient un saint. Le cinéaste ne peut pas compter sur l'histoire future pour lui donner raison, aussi il met l'humain à l'heure du quotidien ce qui ne peut se confondre avec le temps du réaliste (on l'appela le cinéma-vérité que Testa rata comme tous les effets de 68).

Chez le cinéaste subversif, il n'existe ni bons, ni méchants, ni victoire, ni défaite, ni surhommes, ni sous hommes, mais une réalité complexe faite de fantastique, d'aléatoire, d'investissement de la personne humaine, d'échecs et de réussites. Le quotidien n'est plus la voie de garage en attendant l'entrée au paradis. Le quotidien est objet d'art, moyen de l'art, art à se gagner en sortant de la salle obscure.

Le cinéaste subversif est le héros des temps modernes parce qu'il doit susciter l'humain dans les pires conditions artistiques, c'est-à-dire uniquement à travers la distance du spectateur à l'image. Au théâtre rien ne peut se passer ainsi. Pour un peintre, il n'y a pas à ma connaissance de grands musées, où l'on peut visionner les grands films de l'histoire, même s'il existe quelques cinémathèques qui œuvrent pour conserver des films et montrer des vieux films.

Tout ceci ne serait rien sans l'aspect populaire du cinéma. Par son histoire, le cinéma rencontra facilement le peuple. Aujourd'hui rien n'est joué d'avance mais de tous les lieux-dits culturels (bibliothèque, salle de théâtre, galeries de peinture) il reste le plus populaire avec aussi, certains rapports à la musique. Le cinéaste subversifs se confronte alors à un autre drame : où le cinéma commercial et les contraintes qu'il comporte ou le cinéma d'écriture et la réduction du public aux salles, Art et Essai.

Au bout du chemin, existe-t-il le cinéaste subversif ? Testa n'est-il pas trop exigeant ? Avec qui va-t-il au cinéma ?

Testa joua sa vie dans une salle de cinéma, et la perdit sur une scène de théâtre. Il l'a récupéra pour un temps au pays de la musique.

Il avait pensé raconter ce chemin de la vie mais il l'avait déjà trop lu dans des dizaines de livres. Partout et toujours l'homme écrit son passé au nom de son avenir et le passé l'emporte sur l'avenir. Il n'écrivit donc qu'une histoire inventée.

Pour atteindre les sommets, cette œuvre se devait, avant de plier boutique, de traiter avec plus de sérieux le personnage de second plan : *le palais qui se marre*.

Ici donc, la société deviendra la société de consommation qui coûta une note catastrophique à Testa le jour de son bac.

Le cadre en est une banque, qui n'aurait pas hésité à me payer pour que j'écrive ici son nom, et qui savait depuis longtemps bien servir ses clients.

Testa y était entré pour faire un emprunt. On le fit asseoir dans une petite salle et après quelques petites minutes d'attente, un homme s'est approché muni d'un dossier, et prêt à servir son client.

Après les questions d'usage : nom, prénom, adresse, métier, âge, situation de famille, nombre d'enfants, l'homme-au-dossier demanda :

— et pourquoi souhaitez-vous faire un emprunt ?

— je désire acheter une morale à crédit répondit Testa.

— la vôtre serait-elle trop usagée ?

— vous connaissez l'évolution du monde !

— vous connaissez les taux de prêt dans de telles circonstances ?

— tout m'oblige à en passer par vos désirs.

Testa se lança dans une vaste énumération. D'abord la hiérarchie, idée sociale par excellence, lui sortait par les yeux. Pourtant il n'avait à se plaindre de personne, et l'idée lui échappait. Il avait même essayé de vivre en montagne pour voir si le contact des sommets le guérissait mais rien à faire, il n'admettait ni les sommets, ni les gens qui aspiraient aux sommets.

Quand on a une morale aussi atteinte, ne doit-on pas s'en payer une autre ?

Ensuite l'Utopie. Au départ rien de grave. Seulement un rêve : une société où on aurait inventé l'essence, où on chercherait à inventer le super alors que personne n'inventait le pneu! Puis cette société devint obsession. Il s'agissait de la société des utopistes où ils se déchiraient entre conceptuels et anti-conceptuels, réalistes et utopistes purs.

Quand on perd le sens de la hiérarchie, tout fout le camp et le pays de l'utopie devient celui de la victoire des hommes sur les banques.

Là le banquier l'arrêta net car mesurant l'état vraiment usagé de sa morale, il proposa à la fois une clause réduisant exceptionnellement le taux du

crédit pour l'inciter à l'achat d'une morale neuve, et d'autre part une autre clause garantissant plus fermement les remboursements.

Testa se sentit encouragé et continua de plus belle à montrer dans quel état de délabrement total il se trouvait. S'armant de l'actualité, il évoqua Faya-Largeau. Les pays africains doivent se développer pense tout un chacun, et la France à Faya-Largeau, au Tchad, en sauvant un régime en difficulté contribua à ce développement en s'inventant des soldats d'un nouveau genre : les instructeurs. Testa en était encore à l'époque de Bigeard où le rôle d'un soldat français n'était pas de dire aux petits africains : voilà comment on doit faire pour tuer, mais voilà comment nous mourons pour vous !

Bien sûr, les Africains ne voulurent plus que les petits français meurent pour eux mais de là à n'accepter que le rôle d'instructeur !

Concernant les animaux, Testa était en émoi dès qu'approchait la période d'été car il savait très bien le carnage provoqué par des abandons massifs de chiens ou de chats. L'an dernier, en 2 jours, 140 chiens sont morts en France et pourtant nous étions dans une époque de paix !

Comment procèdent ces criminels en puissance ?

1 - Pour leurs plaisirs personnels, ils récupèrent parfois cher, un animal.

2 - Pour leurs plaisirs personnels, ils partent en vacances en laissant sur le bord de la route l'animal.

3 - Pendant quelques jours l'animal erre sur le bord des routes.

4 - S'il a échappé aux voitures, la SPA le ramasse et au bout de 4 jours le pique dans la patte de devant, ce qui tue l'animal en quelques secondes par arrêt cardiaque.

A cette pensée, Testa se sentait prêt à pleurer, mais l'air tranquille de son banquier le rassura et il passa aussitôt à un autre symptôme.

Et la science ! Testa se tordait de douleur chaque fois qu'il entendait des expressions comme "progrès scientifique et technique". Il ne connaissait rien de plus digne que le pirate électronique qu'il appelait le poète des temps modernes. Que ce progrès soit orienté vers les intérêts du capital ou vers celui du peuple lui apparaissait comme une même mascarade. L'homme était devenu la seule valeur qu'il reconnaissait contre tous les comforts que pourtant l'homme se donnait.

Là le banquier voulut comprendre car d'une part il voyait qu'une morale justifiant le pirate électronique était vraiment asociale mais qu'en même temps il pourrait peut-être se servir de cette autre idée: une science ne peut servir les intérêts du peuple. Si la science pouvait, plus que jamais, trouver des arguments justifiant sa neutralité, la morale de la société y gagnerait en force.

Testa ne se fit pas rassurant. Il voulait, non pas que la science soit au service du peuple, mais que le peuple se serve de la science. « Rendez public l'état de tous vos comptes en banque s'écria-t-il en pleine excitation ! »

« Même le vôtre glissa timidement le banquier ? Mais la loi nous l'interdit car il faut bien protéger la vie privée des gens ! »

— Je vois que nous pouvons arrêter là notre entretien. Le prêt vous est accordé, revenez avec la facture et nous remplirons les formulaires.

Il ne restait plus à Testa qu'à trouver une morale pas trop chère et livrable assez rapidement. Il savait que le curé de son quartier était prêt à lui en céder une pour un bon prix, mais Testa au nom de son métier ne voulut pas se laisser entraîner dans cette direction. Ne pouvant par principe compter sur l'aide de personne, il ne désespérait pas pour autant.

Au bout de démarches diverses il se résigna cependant à aller trouver un vieil ami qui dans sa première jeunesse lui avait rendu un grand service.

Il avait toutes les qualités du monde. Du savoir-vivre, de la générosité, compréhensif, de la discrétion, l'esprit pacifiste, le courage, l'esprit artistique, le respect de la hiérarchie (si bien qu'il y avait gravi quelques échelons) et une grande sensibilité.

Testa sonna mais il n'était pas là.

De retour chez le banquier il affirma :

— J'ai trouvé une morale à ma taille et à la taille de mon compte en banque.

Après les formalités accomplies il sortit sur la place, il était l'homme nouveau qu'il espérait et, au vu de son passé précédent, il ne tenait pas à s'obliger à continuer l'expérience de la vie. La preuve était faite, on pouvait renaître, mais même si l'homme peut aller sur la lune qui y va ?

Aujourd'hui Testa a achevé sa vie. Sachez qu'il n'est pas mort par désespoir. Il vécut contre ses raisons de mourir et mourut quand il n'eut plus de raisons de vivre. Il voulut uniquement choisir les modalités de sa vie, et donc le terme de sa mort. Dans un conte occitan, un pauvre personnage rencontra la mort qui lui fixa un rendez-vous, mais le pauvre personnage à l'aide de quelques amis put résister par la Joie, et refusa de participer à sa mort. L'histoire ne dit pas si le pauvre personnage vécut éternellement mais dit bien que la mort est une tristesse, une corvée à repousser.

Testa ne crut jamais un mot de cette histoire pourtant si bien racontée.

Dans une nuit sombre il prépara sa mort. Il trouva d'abord un endroit calme, vide, un espace de solitude, en clair un parking de supermarché. Peut-être lançait-il ainsi un dernier défi à la société de l'étiquette ?

L'étiquette était en France une prison perfectionnée. L'art d'enfermer les hommes dans un personnage est tel que même les comédiens qui ne font que jouer des personnages, sont tenus, s'ils veulent faire carrière à se conformer à une première étiquette. Avec le supermarché l'étiquette s'est mariée avec le libre-service faisant ainsi perdre le sens de la liberté et renforçant in-extrémis le pouvoir des gens qui savent se plier aux exigences de l'étiquette.

Bref, au milieu de cet espace étrange, si différent la nuit, de l'animation qui y règne le jour, il gara sa voiture. Il aspergea l'intérieur d'essence, s'y installa et s'aspergea à son tour.

Le dernier geste fut un frottement d'allumette et déjà une lumière vivante fit pâlir, les néons toujours allumés, du supermarché tout proche.

Testa avait dans la tête une conception un peu amérindienne de la mort qui en fait un acte même de la vie, et qui ainsi tue la mort dans l'œuf. Quand la vie est belle comme le fut celle de Testa, pourquoi la prolonger le plus longtemps possible ? Alors la vie devient un calvaire car si on la repousse une fois, pourquoi ne pas la repousser toujours ? Programmer une disparition qui interviendra de toute façon est le fondement de la lucidité.

Et si la vieillesse était le seul plus bel âge de la vie pour ceux qui ne purent vivre vraiment avant ?

Y avait-il de l'égoïsme dans l'acte de Testa ? Si sa vie s'achevait pour lui, ne pouvait-il consacrer le reste de ses forces aux autres, à révolutionner cette société qui le jour de sa mort, allait d'autant plus se marrer.

Qu'ils sont beaux ceux qui se dévouent, qui règlent dans leur militantisme uniquement leurs problèmes personnels !

Vouer, ne va pas avec avouer.

Se dévouer ne va pas avec se désavouer.

Testa n'était jamais sorti de cette idée : l'homme n'est homme que par ses luttes. Une vie ne se donne pas, ne se gagne pas ; elle se construit dans la relation aux autres. On prend ou on ne prend pas un auto-stoppeur.

L'autarcie, même si elle existait, serait une relation au monde. Robinson Crusoe n'est pas un héros pour rien.

Comme pour la mort, il n'y a pas d'issue.

L'homme qui refuse la mort est celui qui se croit indispensable.

De fait, toute la vie de Testa Cassé se joua sur une relation au monde.

Il commença les années 1970 sur les stades et quand, on est acteur sur un terrain de foot on devient d'autant plus spectateur de la coupe du monde. La glorieuse équipe du Brésil tenait la vedette au Mexique. Testa fit à ce moment là l'expérience de son inutilité. Il ne suffit pas d'exister. Il faut exister aussi pour et par les autres.

Ça se saurait, si Testa avait existé. Rien de sa vie n'est crédible, et quant à sa mort, elle ne peut que sortir d'une imagination délirante.

Tout ce que vous venez de lire peut se réduire en une formule : sous Testa le bluff.

Lecteur n'a pas davantage de rapport avec le réel. Qui s'imagine capable de résister aussi longtemps face aux actes imprévisibles d'un homme comme Testa ! (Testa était un homme comme vous l'aviez peut-être deviné! mais quel était le sexe de Lecteur ?)

Ça se saurait signifie qu'il y a un savoir conventionnel, des règles douteuses qui sont juges et parties. En effet *Monsieur ça se saurait* décrète ce qui se sait, à partir de son savoir ; par conséquence ce qui ne saurait exister, est en dehors de son savoir.

Si Testa était apostrophable alors il aurait existé. Mais Testa était comme les voitures bien conduites qui s'arrêtent aux barrières pour laisser passer les trains.

En tant qu'auteur réel de ce texte, j'essaie jusqu'au bout de défendre mon client, de l'excuser, de le mettre en position favorable devant toi Lecteur, qui fut pourtant contraint de le quitter. Tu es donc en droit de te demander si ma persistance ne cache pas une sympathie pour celui qui t'a fait souffrir pendant ces quelques pages.

En guise de réponse je t'assure que mon imagination n'est pas délirante, que mon estime se dirige toujours vers celui qui lit, et non vers le livre qu'il tient, que je n'essaie d'excuser qu'un Testa éventuel, et qu'enfin l'histoire surprenante de Testa n'est que le prétexte pour présenter ta vie, celle de Lecteur, celle du courage infinie, celle de l'amour général, celle du chaud dans la tempête, celle de l'acte solitaire, celle de l'ivresse ordinaire, celle de l'enfant face à son nom écrit.

J'ai déjà oublié Testa et la société comme un *palais qui se marre*, mais pas toi Lecteur, car tu dois m'aider à faire disparaître *Monsieur ça se saurait*. Rien n'est plus injuste que la leçon. La punition peut punir mais la leçon ne peut rien. Trop longtemps *Monsieur ça se saurait* a fait la pluie et le beau temps culturel et si Testa avait existé il aurait témoigné, pour dire le poids insupportable des pluies qui l'écrasèrent.

Mais comment peux-tu m'aider ? En écrivant le livre que je lirai.

Pris d'un regret, Lecteur alla trouver l'ombre de Testa, et lui demanda d'une voix douce :

— tu es tout seul ?

— on n'est pas tout quand on est seul, répondit une voix venue de loin mais toujours si proche, si proche. Une voix toujours là.